

**suite de BARTHÉLEMY BEAU**

le patient était irrécupérable pour porter à nouveau les armes ou exercer toute autre fonction dans l'armée. Ils l'ont fait réformer temporairement pour lui laisser ses droits ouverts. Et ils lui ont trouvé un motif qui justifie sa réforme n° 1.

**Brancadier sur la Voie sacrée**

Affection psychique, névrose de guerre ? Avant son hospitalisation, Barthélemy Beau était brancardier au 20<sup>ème</sup> Escadron du Train. Il accompagnait les convois de blessés sans doute sur la Voie sacrée. Depuis le 21 février 1916, la bataille de Verdun fait rage.

Le 20 septembre 1915, Il avait écrit qu' « ils ont beaucoup à faire pour emmener les blessés des ambulances aux gares » et il dit « qu'il faut avoir un cœur insensible devant ces douleurs », d'après Stéphanie Besson.

Lors de la Bataille de la Marne, en septembre 1914, il avait été blessé au doigt gauche. Pendant sa convalescence, sur les conseils d'amis, il avait appris à conduire et demandé à faire partie des convois automobiles, ce qui lui avait été accordé.

Le 2 avril 1915, il fut classé au « service auxiliaire » et maintenu à son corps à Montbrison. Le 12 mai 1915, il est affecté au 13<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie (section auto) et le 12 juin au 20<sup>ème</sup> Escadron du Train.

Le 20 septembre 1915, Barthélemy conduit les blessés des ambulances aux gares. En janvier 1916, il envoie à ses cousins germains, Etienne et Joseph Billard de St-Sym, une carte de Vizelize, sur la voie de chemin de fer de Mirecourt à Toul, où il accompagne un convoi de blessés. Un mois plus tard, le mardi 8 février, il est en permission. Il s'est rendu à St Sym. Stéphanie Besson raconte : « A midi, nous avons dîné avec Mr Barthélemy qui est arrivé en bicyclette dans la matinée. Il est en permission depuis dimanche. Il est pour le moment du côté de Baccarat, mais ne pense pas y rester longtemps. »

Nous arrivons alors au 4 mai 1916, date de la dernière lettre de Stéphanie Besson qui parle de Barthélemy, hospitalisé entre Verdun et Bar-le-Duc. Entre le 8 février et le 4 mai, Barthélemy a donc subi quelque chose de grave qui a nécessité son hospitalisation. Comme il n'a pas été blessé et qu'il n'est pas malade, il souffre donc d'une affection psychique qui l'a rendu inapte à une fonction militaire. Doit-on imaginer que cela est dû à une circonstance

particulièrement traumatisante ? Ou tout simplement, que sa vie permanente au contact d'hommes qui hurlaient leur souffrance lui est devenu insupportable ? Et que, pour parler crûment, cela l'aurait rendu fou ?

A partir de cette date du 4 mai, plus jamais Stéphanie Besson ne reparlera de Barthélemy Beau à son mari, Pourquoi ce silence ?

Récemment, nous avons pu parcourir un fascicule sur les familles « Delomier-Beau » écrit par Yves Delomier.

Il nous est rappelé que le père de Barthélemy, Georges Beau (1857-1939), pharmacien à Feurs, avait épousé à St Sym, Marie Billard (1866-1908) fille du second mariage de Jacques Billard (1838-1910) avec Simone Badoil (1845-1914). Le ménage avait eu trois enfants : Barthélemy (1887-1917), Jacques Marcel (1889-1961) et Jeanne Madeleine Yvonne (1892-1977). Le 10 juin 1914, Madeleine avait épousé Marie Joseph Jean (prénomé Marius) Delomier à Feurs le 10 juin 1914. Leur fils, Yves, est l'auteur du fascicule, Voici ce qu'il écrit sur les Billard.

« Les Billard de St Sym tenaient une grande place dans le cœur des Beau... Pour Georges Beau, la pharmacie s'exerçait à Feurs, mais l'épicentre de sa famille, celle de sa femme, était à Saint-Symphorien-sur-Coise ».

Georges Beau était considéré par les Billard, d'après Delomier qui s'appuie sur un témoignage de Joseph Billard vers 1990, « d'un niveau supérieur », « le scientifique de la famille ».

Quant à son fils Barthélemy, voici ce qu'en dit Yves Delomier : « Pour les générations suivantes, Barthélemy Beau est un personnage plein de mystère.

« Une nullité » pour la femme de son frère Marcel. Un beau garçon d'après ses photographies. Plus ou moins fiancé à une fille des charcuteries Lhoste, grosse entreprise de Saint-Symphorien. »

**« Dépressif, il se suicida. »**

« Fiancé aussi, peut-être, à sa lointaine cousine Jeanne Glandut, celle-ci affirmant qu'on aurait voulu la marier à Barthélemy. Cajoleur dans ses correspondances, peut-être coq de village, peut-être enfant gâté, peut-être immature, trop tôt disparu. »

Il ajoute alors ces informations terribles : « Il fut blessé de guerre en 1917 et passa une convalescence recluse à Feurs : taciturne, dépressif sûrement. Il se suicida. Ceci de façon presque certaine. La famille fit un mur de silence

autour de cette mort. Nous n'avons été intrigués par ce destin que bien après la mort de Marius et d'Yvonne Delomier (= donc après 1977). Car Yvonne avait gardé un silence absolu sur la fin de son frère et n'évoquait que des souvenirs d'enfance heureuse entre ses deux frères...

Marcel, studieux et indépendant, rédigeait les devoirs de Barthélemy dissipé. Marius faillit un jour rompre le pacte de silence en disant : « chez les Beau, ils n'ont pas tous la tête solide... » Il s'est arrêté là. Jeanne Glandut questionnée confirmera qu'effectivement il s'était suicidé en empruntant le pistolet de la panoplie de son père ; Joseph Billard, questionné à son tour, disait qu'il s'était jeté dans l'escalier de la maison de Feurs. Quoi qu'il en soit, il a été considéré comme mort au champ d'honneur et son nom figure sur les deux monuments aux Morts de Feurs et de Saint-Symphorien. »

Yves Delomier, que nous avons pu joindre au téléphone, nous confirme ses écrits. Quant au silence qui a entouré le suicide de son oncle, il l'explique par la mentalité de l'époque où ce geste pour une famille, de surcroît catholique, était une honte. « Moi-même, je n'ai jamais osé poser une question à ma mère à ce sujet. » « Maintenant, comment s'est-il suicidé ? Sans doute, avec un pistolet. Je me souviens que ma mère a toujours gardé précieusement un pistolet. Etait-ce l'arme que Barthélemy avait utilisé ? J'ai conservé cette arme. »

Une part d'ombre planera longtemps sur les dix-huit derniers mois de l'existence de Barthélemy Beau. Sa mort nous éclaire cependant sur certains aspects peu connus des conséquences psychiques subis par les survivants de 14-18. On ignore toujours par exemple combien se sont ensuite suicidés. Sur un forum d'internet, un internaute signale un des rares livres qui se soit intéressé à la question : « La victoire endeuillée (la sortie de la guerre des soldats français (1918-1920) de Bruno Cabanes, mars 2004 » où il pense que les traumatismes psychiques ont été sous évalués... Tout semble prouver que la proportion des soldats blessés psychiquement n'a guère été inférieure à celle des grandes guerres modernes (Vietnam entre autres) : un quart de sujets traumatisés à des degrés divers dont une moitié avec des névroses de guerre plus ou moins invalidantes. »

**Paul GRANGE**